

Prier avec les psaumes graduels
Le psaume 123
Reconnaissance envers Dieu,
notre sauveur

par le frère Emmanuel-Marie O.P.

Une présentation générale des quinze « psaumes graduels » se trouve dans le numéro 52 du *Sel de la terre* (pages 18 à 34) et le commentaire des quatre premiers a paru dans les numéros 54 (pages 20 à 40), 56 (pages 10 à 24), 57 (pages 8 à 28) et 59 (pages 16 à 29). Voici l'étude du cinquième psaume de la série, le Ps 123 : *Nisi quia Dominus*.

Texte et présentation

« **L**A PUISSANCE victorieuse qui a vaincu le monde, c'est notre foi », dit l'apôtre saint Jean dans sa première épître (I Jn 5, 2). En effet, c'est Dieu seul qui nous délivre de la mort et de la captivité du péché, sans aucun mérite de notre part, pourvu seulement que nous croyions. Sans la grâce toute puissante de Dieu, nous eussions infailliblement péri, emportés par « les grandes eaux » de la mort et de la damnation éternelles. Remercions et louons Dieu pour notre salut. Jamais, nous ne l'en remercierons assez. « *Misericordias Domini, in æternum cantabo* – je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur » (Ps 88, 1). Telle est l'application que le chrétien fera spontanément de ce petit psaume qui retentit comme un cri de reconnaissance.

Selon notre habitude, lisons d'abord le texte du psaume. Après quoi, nous le présenterons succinctement et nous en donnerons un commentaire en nous appuyant, comme les fois précédentes, sur les Pères de l'Église et les grands commentateurs catholiques.

<i>Texte latin de la Vulgate</i> ¹	<i>Traduction française sur le latin</i>	<i>Traduction française sur l'hébreu</i>
<i>1^{ère} strophe. Sans le secours de Dieu, Israël eût infailliblement péri</i>		
123, 1. Canticum graduum.	123, 1. Cantique des degrés.	124, 1. Cantique des degrés. De David.
Nisi quia Dóminus erat in nobis, dicat nunc Israë! :	Si le Seigneur n'avait été avec nous, qu'Israël maintenant le dise,	Si Yahvé n'eût été pour nous – qu'Israël le redise –
2. nisi quia Dóminus erat in nobis, cum exsúrgerent hómines in nos,	2. si le Seigneur n'avait été avec nous, lorsque les hommes s'élevaient contre nous,	2. si Yahvé n'eût été pour nous, quand on se dressa contre nous,
3. forte vivos deglutíssent nos : cum irascerétur furor eórum in nos,	3. ils auraient pu nous dévorer tout vivants ; lorsque leur fureur s'est irritée contre nous	3. alors, tout vifs ils nous auraient engloutis, dans l'ardeur de leur colère contre nous ;
4. fórsitan aqua absorbuísset nos.	4. les eaux auraient pu nous engloutir.	4. alors, les eaux nous auraient submergés, un torrent aurait passé sur nos âmes,
5. Torrément pertransívit ánima nostra : fórsitan pertransísset ánima nostra aquam intolerábilem.	5. Notre âme a traversé le torrent ; mais notre âme aurait pu pénétrer dans une eau infranchissable.	5. alors, auraient passé sur nos âmes des eaux bouillonnantes.
<i>2^e strophe. Gratitude envers le divin libérateur</i>		
6. Benedíctus Dóminus, qui non dedit nos in captiónem déntibus eórum.	6. Béni soit le Seigneur, qui ne nous a point donnés en proie à leurs dents.	6. Béni soit Yahvé qui n'a pas fait de nous une proie pour leurs dents !
7. Anima nostra sicut passer erépta est de láqueo venántium : láqueus contrítus est, et nos liberáti sumus.	7. Notre âme s'est échappée, comme un passereau, du filet des chasseurs ; le filet a été brisé, et nous avons été délivrés.	7. Notre âme, comme un oiseau, s'est échappée du filet des oiseleurs ; le filet s'est rompu, et nous, nous sommes échappés.
8. Adiuatórium nostrum in nómine Dómini, qui fecit cælum et terram.	8. Notre secours est dans le Nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.	8. Notre secours est dans le nom de Yahvé, qui a fait le ciel et la terre.

Comme le psaume 120, ce cinquième psaume des montées chante la confiance en Dieu. Mais, ce qui domine ici, c'est la *reconnaissance*. Une reconnaissance fondée sur l'expérience maintes fois répétée du salut, opéré par celui que les hommes appellent à juste titre le *bon* Dieu. Dieu est Sauveur ; mieux, il est Père, il est « Notre Père ». Le peuple élu (et, plus encore, le peuple chrétien)

¹ — Nous rappelons que la colonne de gauche reproduit la version latine de la Vulgate ; celle du milieu, la traduction sur le latin par M. l'abbé Fillion ; celle de droite, une traduction française d'après le texte hébreu.

le sait par expérience : *Si le Seigneur n'eût été avec nous*, nous eussions infailliblement péri !

Ce psaume est donc à la fois un cantique d'action de grâce pour les bienfaits passés, un chant à la gloire des bontés de Dieu, auteur de ces bienfaits – que n'a-t-il fait pour notre salut ! – et un acte de foi dans sa protection à venir. Car quoi qu'il arrive, quoi qu'il en soit des apparences parfois contraires, un Dieu si puissant et si bon, qui n'a jamais abandonné les siens, ne les abandonnera pas non plus dans le futur : « Une femme oublie-t-elle son petit enfant, est-elle sans pitié pour le fils de ses entrailles ? Même si les femmes oublièrent, moi, dit Dieu, je ne t'oublierai pas ! » (Is 49, 15). Oui, vraiment, « notre secours est dans le Nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre ».

Fidèle à son interprétation des psaumes graduels, saint Augustin voit dans ce chant le cantique des élus et des martyrs « qui, désormais, sont délivrés de tout péril » :

Voilà qu'ils jettent les yeux en arrière sur ces tourments qu'ils ont endurés ; et du lieu de béatitude et de sécurité où ils sont désormais établis, ils regardent par où ils ont passé et où ils sont arrivés ; et, voyant comme il était difficile d'échapper à tant de maux sans la main du libérateur, ils s'écrient avec joie : « Si le Seigneur n'eût été avec nous ! ¹ »

Mais le saint précise : si eux chantent ce cantique dans la réalité de leur bonheur, chantons-le nous-mêmes dans l'espérance du même bonheur ; unissons nos transports à leurs couronnes, en soupirant après cette vie que nous n'avons pas encore et que nous ne pourrions posséder si nous ne la désirions pas ici-bas, et chantons avec eux : « Si le Seigneur n'eût été avec nous ! »

Commentaire

— 1^{ère} strophe —

Sans le secours de Dieu, Israël eût infailliblement péri

— Versets 1 et 2 :

Si le Seigneur n'eût été pour nous – qu'Israël le redise –, si le Seigneur n'eût été pour nous...

La répétition est emphatique ². Elle indique, tout comme la parenthèse (« qu'Israël le redise »), la fermeté, l'insistance, avec lesquelles il faut tenir, méditer et redire cette vérité : si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?

¹ — *In psalmum CXXIII enarratio*, n° 3, PL 37, 1641.

² — On retrouvera le même procédé et la même invitation dans le Ps 128, 1-2 : « Souvent, on m'a attaqué depuis le temps de ma jeunesse – que le dise Israël –, souvent,

C'est le cri de saint Paul, à la fin du chapitre 8 de *l'épître aux Romains* :

Que dire après cela ? Si Dieu est *pour nous*, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ? [Rm 8, 31-32.]

Et l'Apôtre de conclure :

Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive ? [...] Mais, en tout cela, nous sommes les grands vainqueurs, par celui qui nous a aimés. Oui, j'en ai l'assurance, ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni présent, ni avenir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur. [Rm 8, 36-39.]

*

« Le Seigneur est pour nous ! » C'est surtout lors des batailles que le peuple hébreu faisait retentir cette clameur. Forte du secours de Dieu – à la condition toutefois de lui rester fidèle –, la minuscule nation juive pouvait se permettre toutes les audaces en face de ses puissants ennemis. Aussi Moïse invite-t-il les Hébreux à la confiance, avant d'ouvrir, sur l'ordre de Dieu, le passage par lequel ils allaient traverser la Mer Rouge :

Ne craignez point, demeurez fermes et considérez les merveilles que le Seigneur doit faire aujourd'hui ; car ces Égyptiens que vous voyez devant vous, vous ne les verrez plus jamais. Le Seigneur combattra *pour vous*, et vous demeurerez bouche bée. [Ex 14, 13-14.]

D'ailleurs, les Égyptiens eux-mêmes, au moment d'être engloutis dans les flots, se crient les uns aux autres : « Fuyons les Israélites, parce que le Seigneur combat *pour eux* contre nous ! » (Ex 14, 25).

Plus tard, dans le grand discours qu'il adresse aux enfants d'Israël avant leur entrée dans la Terre promise, Moïse revient sur ce thème :

Lorsque vous irez faire la guerre contre vos ennemis, et qu'ayant vu leur cavalerie et leurs chars, vous constaterez que leur armée est plus nombreuse que la vôtre, vous ne les craignez point, parce que le Seigneur votre Dieu qui vous a tirés de l'Égypte est *avec vous*. Et quand l'heure du combat sera proche, le prêtre se présentera à la tête de l'armée et il parlera ainsi au peuple : « Écoutez, Israël ; vous devez aujourd'hui combattre contre vos ennemis ; que votre cœur ne s'alarme point, ne craignez point, ne reculez point devant eux, et n'en ayez aucune peur ; car le Seigneur votre Dieu est *au milieu de vous*, et il combattra *pour vous* contre vos ennemis, afin de vous délivrer du péril. » [Dt 20, 1-4.]

on m'a attaqué depuis le temps de ma jeunesse, et l'on ne m'a pas vaincu ». Voir aussi Ps 102, 1-2 et 117, 2-4.

On pourrait encore citer de nombreux passages de l'Écriture allant dans le même sens ¹.

On l'aura remarqué, les textes disent indifféremment « pour vous », ou « au milieu de vous », ou même « avec vous ». D'ailleurs, dans notre psaume, le grec et le latin ont rendu le « pour nous » de l'hébreu (לָנוּ, *lânoû*) par la formule : « en nous » (*ἐν ἡμῖν, in nobis*). Quoi qu'il en soit de sa formulation, l'expression entend désigner la présence active de Dieu parmi les siens, son assistance et son secours – lesquels se manifestent de façon éclatante aux heures de péril, « *in manu forti et in brachio extento* ² » :

Dieu est *pour nous* un refuge, une force, un secours toujours présent aux heures de détresse [...] Le Seigneur des armées est *avec nous*, le Dieu de Jacob est *pour nous* une citadelle. [Ps 45, 2 et 8 ; traduction d'après l'hébreu ³.]

Observons toutefois que sous la forme : « Dieu avec nous », la locution dit beaucoup plus qu'un simple secours occasionnel au milieu des dangers. Elle évoque le mystère de l'« Emmanuel » – *Dieu avec nous* –, prophétisé par Isaïe et réalisé avec l'avènement du Fils de Dieu sur terre :

Or tout cela arriva pour que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit par le prophète, en ces termes : « Voici, la Vierge concevra, et elle enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel » – ce qui signifie : *Dieu avec nous*. [Mt 1, 22.]

L'évangéliste saint Matthieu – c'est à noter – a traduit le mot hébreu « Emmanuel », ce que, à l'inverse de saint Jean, il ne fait jamais. C'est donc qu'il y attache une importance toute particulière. D'ailleurs, non seulement il ouvre, mais il referme son Évangile sur cette idée, parce qu'elle récapitule en quelque sorte toute l'économie de l'incarnation. L'ultime verset de saint Matthieu rapporte en effet cette parole du Christ ressuscité, au moment où il prend congé des apôtres : « Voici que je suis *avec vous* pour toujours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). Cette présence du Fils de Dieu parmi les siens se continuera donc dans l'Église et, spécialement, dans le sacrement de l'eucharistie. C'est parce que Notre-Seigneur est *avec elle* que l'Église jouit de l'indéfectibilité et qu'elle peut continuer l'œuvre du salut des âmes. En vérité,

¹ — Par exemple, l'épisode où l'on voit Josué arrêter le soleil : « Le soleil s'arrêta donc au milieu du ciel, et ne se hâta point de se coucher durant l'espace d'un jour. Jamais jour, soit avant, soit après, ne fut si long que celui-là, le Seigneur obéissant alors à la voix d'un homme, et combattant *pour Israël* » (Jos 10, 14). De même, en Néhémie : « Accourez, dès le son de la trompette : notre Dieu combattra *pour nous* ! » (Ne 4, 14), etc.

² — « Souviens-toi que tu as été esclave en Égypte, et que le Seigneur ton Dieu t'en a tiré par sa main toute-puissante et la force de son bras [mot à mot : son bras étendu] » (Dt 5, 15). Voir aussi Dt 9, 29 ; 26, 8, etc.

³ — On trouve la même idée dans le Ps 55, 10 : « *Ecce cognovi quoniam Deus meus es* – Je sais que vous êtes mon Dieu ». Le pronom est fortement souligné : « mon Dieu à moi », « mon propre Dieu », « Dieu avec moi », ou, selon l'hébreu : « Je le sais, oui, Dieu est *pour moi* ».

elle peut donc remercier, et chaque chrétien avec elle : « *Si le Seigneur n'eût été avec nous...* »

*

Ce que le psaume veut particulièrement souligner, c'est que ces grandes miséricordes de Dieu en faveur de ses enfants ne doivent jamais être oubliées. Israël doit en parler sans cesse – « Qu'Israël le redise ! » ; il doit en conserver précieusement le souvenir et ne pas permettre qu'avec le temps, la mémoire de ces merveilles s'estompe et sombre dans l'indifférence :

Ce que nous avons entendu et appris, et ce que nos pères nous ont raconté, nous ne le cacherons point à leurs enfants ; nous raconterons à la génération qui suit les gloires du Seigneur, les actes de sa puissance et les merveilles qu'il a accomplies. [Ps 77, 3-4 d'après l'hébreu.]

Au reste, le psalmiste est tellement dominé par la gratitude et le sentiment que le salut est venu de Dieu seul, qu'il en oublie de nous dire de quel péril Israël a été sauvé. Il faudra attendre les versets suivants pour connaître la cause de cette action de grâces enthousiaste, et encore, nous ne le saurons que par des images si générales qu'elles pourraient s'appliquer à des situations de péril et de persécution extrêmement variées. Mais peu importe la nature de chaque tribulation. Le détail en est désormais oublié. Ce qui compte, c'est d'en avoir triomphé par la grâce de Dieu, comme l'explique saint Augustin :

Triomphants avec notre Roi, établis avec lui de cœur et d'espérance, puisque nous sommes délivrés, pensons à cette délivrance, aux scandales, aux tribulations du monde, aux persécutions si nombreuses des païens, aux fourberies de tous les hérétiques, aux suggestions du diable, au combat si opiniâtre des passions... Qui aurait pu échapper à tout cela, *si le Seigneur n'eût été avec lui ?* Oui, *qu'Israël le redise !*

*

... *Lorsque les hommes s'élevaient contre nous...*

Cette formule générale introduit les versets suivants, dans lesquels le psalmiste va évoquer les divers tourments dont Israël a été délivré. L'hébreu dit : « Quand les hommes – ou plutôt : l'homme [*Adam*] – se dressèrent contre nous. » *L'homme* ici est un collectif, comme en Jérémie 47, 2 ou dans le premier livre de Samuel 24, 10², et désigne les ennemis d'Israël – les Babyloniens, peut-être, ou l'un des nombreux adversaires du peuple élu.

1 — Saint AUGUSTIN, *ibid.*, n° 4, PL 37, 1642.

2 — Jr 47, 2 compare l'assaut des ennemis d'Israël à l'invasion de grandes eaux, comme dans notre psaume. Mais « les hommes » y désignent les victimes et non pas les assaillants : « Voici que des eaux montent du septentrion ; elles deviennent comme un torrent qui déborde, et elles submergeront le pays et ce qu'il contient, villes et habitants. *Les hommes* [l'homme] poussent des cris, et tous les habitants du pays se lamentent. »

— Versets 3, 4 et 5 :

Deux images traduisent ce qu'il serait advenu d'Israël si Dieu n'était intervenu en sa faveur : il aurait été dévoré tout vivant, comme une proie avalée goulûment par des fauves ; il aurait été submergé, comme un voyageur emporté par les flots impétueux d'un torrent grossi par l'orage.

*

Alors, tout vifs, ils nous auraient engloutis, dans l'ardeur de leur colère contre nous...

L'image, vigoureuse, de la bête sauvage qui déchire et engloutit sa proie est assez courante dans la Bible. On la trouve notamment chez le prophète Jérémie, pour qualifier l'envahisseur Babylonien, dans un style fortement coloré :

Il nous a dévorés, il nous a consumés, Nabuchodonosor, le roi de Babylone ; il nous a laissés là comme un plat vide. Tel un dragon, il nous a engloutis, il a rempli son ventre de nos bons morceaux ; il nous a chassés. [Jr 51, 34.]

De même, l'auteur du livre des Proverbes avertit son lecteur de ne pas s'associer avec les assassins qui sont prêts à tuer des innocents pour mieux voler leurs biens : « Engloutissons-les tout vifs, disent-ils, comme fait le schéol, tout entiers, comme ceux qui descendent dans la fosse » (Pr 1, 12).

On notera l'expression : « dans l'ardeur de leur colère » (*cum irasceretur furor eorum in nos*). Dans le mot à mot de l'hébreu, c'est beaucoup plus pittoresque. « Quand leur nez devint chaud contre nous », lit-on littéralement. L'hébreu a en effet un seul mot pour dire la colère et le nez (נִס, 'ap). Pour signifier que la colère monte, il dira donc que le nez chauffe. De même, pour affirmer que quelqu'un est patient, il dira que son nez est long : « Le juge long de nez (= patient) se laisse fléchir » (Pr 25, 15). Ou encore, pour insinuer qu'un homme est orgueilleux, il parlera de l'élévation du nez : « Le méchant, son nez levé (= dans son orgueil), ne s'inquiète point : Il n'y a pas de Dieu ! dit-il – voilà toute sa pensée » (Ps 10, 4, d'après l'hébreu).

*

Alors, les eaux nous auraient submergés, un torrent aurait passé sur nos âmes ; alors, auraient passé sur nos âmes des eaux bouillonnantes.

Cette seconde image n'est pas moins expressive que la première¹. Les « grandes eaux » désignent souvent, dans le langage des prophètes, les gran-

¹ S 24, 10 : « Et David dit à Saül : Pourquoi écoutes-tu les propos *de gens* [de l'homme] qui disent : Voici que David cherche à te faire du mal ? »

¹ — Tous nos lecteurs ont encore en mémoire le raz-de-marée du 26 décembre 2004 qui inonda en quelques instants des milliers de kilomètres de côtes, dans le Golfe du Ben-

des calamités et principalement le fléau des invasions ennemies. On la rencontre, par exemple, dans cet oracle d'Isaïe :

Puisque ce peuple a méprisé les eaux de Siloé qui coulent doucement, et a tremblé devant Raçon et le fils de Remalyahou, eh bien ! voici que le Seigneur fait monter contre lui les eaux du Fleuve, puissantes et abondantes – le roi d'Assur et toute sa gloire. Il grossira partout hors de son lit et franchira toutes ses rives ; il passera en Juda, inondera et traversera tout ; il lui montera jusqu'au cou, et le déploiement de ses ailes couvrira toute l'étendue de ton pays, Emmanuel [Is 8, 6-8].

Les eaux du « Fleuve » désignent ici les eaux de l'Euphrate, le grand fleuve qui délimitait, à l'ouest, le prestigieux empire des Assyriens. Le prophète leur oppose les eaux paisibles de Siloé, la source qui coule doucement au pied du sanctuaire de Jérusalem. Le roi Achaz et son peuple avaient méprisé la protection du vrai Dieu, figurée ici par les eaux de Siloé, et réclamé l'assistance des Assyriens contre le roi de Syrie, Raçon, et contre son allié, le roi d'Israël, Pèqah ou Phacée, fils de Remalyahou. En punition de cette infidélité coupable, les Judéens allaient être envahis par la puissante armée d'Assyrie qui occuperait quelque temps toute l'étendue de leur pays ¹.

L'image rappelle encore la scène évangélique de la tempête apaisée.

« Et il se fit sur la mer une grande agitation, au point que la barque était recouverte par les flots » (Mt 8, 24). La mer, c'est le monde présent, toujours agité, et quelquefois profondément secoué par la tempête, c'est-à-dire par la rage des démons et la malice des hommes. Mais Jésus dort ! Alors, « ses disciples vinrent à lui et l'éveillèrent » (Mt 8, 25). Quand Dieu diffère de rendre sensible son secours, nous nous figurons qu'il nous a oubliés ou qu'il est devenu comme impuissant. Les disciples sont tellement frappés du danger qu'ils courent que, volontiers, ils s'imagineraient être plus vigilants que Notre-Seigneur pour leur salut, puisque lui dort et eux ne dorment pas. Ils lui disent donc : « Seigneur, sauvez-nous ! Nous sommes perdus ! » (*ibid.*). La tempête est si furieuse qu'il faut bien recourir au Maître ; ils l'appellent, en priant, en suppliant. Et ils ont bien raison, car lui seul est assez puissant, assez aimant pour les sauver. Les hommes et les démons peuvent faire le mal quand Dieu leur lâche la bride ; mais les hommes, fussent-ils des saints, ne peuvent faire le

gale, noyant plus de deux cent mille personnes. Les eaux « bouillonnantes » ou « impétueuses » de notre psaume font également penser à l'accident survenu en Terre sainte le 8 avril 1963, dans l'étroit défilé qui mène à Pétra. Un orage éclata en amont, provoquant un subit afflux d'eau qui emporta vingt-deux pèlerins et leur guide, l'abbé Jean Steimann, prêtre de Paris et exégète connu (de tendance fortement progressiste).

¹ — Jérémie emploie la même image dans un oracle contre les Philistins : « Ainsi parle Yahvé. Voici les eaux qui montent du Nord, elles deviennent un fleuve débordant qui submerge le pays avec ce qu'il contient, les villes avec leurs habitants » (Jr 47, 2).

bien qu'avec Dieu, *avec sa grâce*. Donc, Seigneur, qui pouvez tout, sauvez-nous, car, sans vous, nous sommes perdus !

Comment ne pas penser également à l'épisode du déluge. Dom Guéranger, dans sa célèbre *Année liturgique*¹, a souligné le parallèle entre le déluge et les grandes invasions de l'histoire, ce fléau que Dieu envoie pour châtier les hommes coupables lorsque « toute chair a corrompu sa voie comme aux jours de Noé ». Son texte est saisissant. Lisons-le :

Dieu promet solennellement à Noé de ne plus employer contre la terre coupable le terrible châtiment du déluge ; mais sa justice l'a contraint plusieurs fois, pour punir les nations révoltées, de recourir à un moyen sévère, et qui présente plus d'une analogie avec le déluge ; il a déchaîné contre les peuples le fléau des invasions ennemies. L'histoire en présente, dans tout son cours, la suite effrayante ; et toujours la divine Providence s'est justifiée dans ses œuvres. Les invasions étrangères ont été toujours amenées par les crimes des hommes, et il n'en est pas une seule qui n'atteste la suprême équité avec laquelle Dieu gouverne le monde.

Nous ne rappellerons point ici la succession de ces grandes catastrophes dont le récit forme, pour ainsi dire, les annales de l'humanité, ces conquêtes, ces extinctions de races, ces pertes de nationalités, ces fusions violentes de peuples, dans lesquelles tout un passé est submergé. Qu'on se rappelle seulement les deux grands faits de ce genre qui ont désolé le monde depuis l'ère chrétienne et qu'on adore la justice de Dieu.

L'Empire romain avait accumulé les crimes jusqu'au ciel ; l'adoration de l'homme et la licence effrénée des mœurs avaient été portées par son influence au dernier degré dans les nations qu'il avait perverties. Le christianisme pouvait sauver les hommes dans l'Empire, mais l'Empire lui-même ne pouvait devenir chrétien. Dieu le voua au déluge des Barbares, et il disparut sous les flots de l'invasion qui montaient toujours, jusqu'à ce qu'ils eussent couvert les sommets dorés du Capitole. Les farouches exécuteurs de la vengeance céleste avaient eux-mêmes l'instinct de leur mission, et ils prenaient le nom de *fléaux de Dieu*.

Plus tard, lorsque les nations chrétiennes de l'Orient, celles qui avaient transmis aux Occidentaux le flambeau de la foi qu'elles ont laissé s'éteindre chez elles, eurent assez fatigué la justice divine par les sacrilèges hérésies dont elles défiguraient l'auguste symbole de la foi, Dieu déchaîna sur elles, du fond de l'Arabie, le déluge de l'islamisme qui engloutit les chrétientés premières, sans épargner même Jérusalem, teinte du sang et témoin de la résurrection de l'Homme-Dieu. Antioche et Alexandrie avec leurs patriarchats, s'abîmèrent dans l'ignominie de l'esclavage, en attendant que Constantinople à son tour, ayant lassé la patience divine, devînt elle-même le siège du Croissant.

¹ — Commentaire du Jeudi de la Sexagésime, jour où on lit, à Matines, l'histoire du déluge.

C'est notre tour maintenant, nations occidentales, si nous ne revenons pas au Seigneur notre Dieu. Déjà les cataractes du ciel sont entrouvertes, et le flot vengeur de la barbarie menace de se précipiter sur nous. Mais aussi, dans notre Europe, *toute chair n'a-t-elle pas corrompu sa voie* comme aux jours de Noé ? N'avons-nous pas *conspiré de toutes parts contre le Seigneur et contre son Christ* ? N'avons-nous pas crié comme les nations impies dont parle le psalmiste : « Brisons leurs liens, et rejetons leur joug loin de nous » (Ps 2) ? Tremblons que le moment ne soit venu, où, en dépit de notre orgueil et de nos fragiles moyens de défense, le Christ irrité, à qui seul les peuples appartiennent, « nous régira avec la verge de fer, et nous brisera comme un vase d'argile » (Ps 2). Le temps presse, profitons du conseil que nous donne le Roi-Prophète : « Servez le Seigneur dans la crainte ; embrassez sa loi, de peur que le Seigneur ne s'irrite, et que vous ne périssiez quand sa colère s'allumera soudain » (Ps 2)¹.

*

Sur les mots : *Torrentem pertransiit anima nostra : forsitan pertransisset anima nostra aquam intolerabilem* (verset 5), saint Augustin fait une remarque qui mérite d'être signalée.

Pour bien entendre son commentaire, remarquons d'abord que la Vulgate a renversé l'ordre de la phrase hébraïque. Au lieu de lire : « Les torrents auraient passé sur notre âme, alors auraient passé sur notre âme des flots impétueux », le latin porte : « Notre âme a traversé le torrent ; mais notre âme aurait pu pénétrer dans une eau infranchissable. » De surcroît, l'évêque d'Hippone lisait : *aquam sine substantia* (une eau sans substance) à la place de *aquam intolerabilem* (une eau infranchissable), ce qu'il explique ainsi : « Qu'est-ce que l'eau sans substance sinon l'eau des péchés ? Car les péchés n'ont pas de substance². » Le péché est en effet une « privation » de bien, une déficience³. Saint Augustin s'interroge alors sur le sens du « *forsitan* » (trois emplois aux versets 3, 4 et 5, si l'on inclut le *forte* du verset 3). Ordinairement, ce mot veut dire « peut-être », mais il faut lui donner ici un sens particulier. La remarque illustre l'un des soucis majeurs d'Augustin, dans ses explications de l'Écriture : on doit être aussi clair que possible, déclare-t-il, dût la pureté de la langue en souffrir, dût-on choisir des mots tirés de la langue familière.

Pourquoi ce « peut-être » ? « *Peut-être* notre âme a franchi des eaux sans substance. » Les latins ont rendu comme ils ont pu, par *forsitan*, le mot *ἀρα* [ἀρα] des Grecs. On trouve, en effet, dans les exemplaires grecs, l'expression *ara*, qui marque un doute, et que l'on a voulu rendre par *fortasse* [ou *forsitan*], qui ne la rend point complètement. Nous pouvons l'exprimer par un mot qui n'est pas latin, mais qui peut aider vos intelligences. Ce que les Carthaginois expriment

1 — Texte reproduit dans *Le Sel de la terre* 39.

2 — Saint AUGUSTIN, *ibid.*, n° 9, PL 37, 1645.

3 — Saint Thomas définit ainsi le mal : « Le terme de mal désigne une certaine absence de bien » (I, q. 48, a. 1).

par *jar* pour signifier [...] le doute, les Grecs le disent par *ara*, et les Latins par *putas* : « crois-tu ? » [...] Toutefois ce *putas* qui est familier, n'est point du bon latin. J'ai pu, néanmoins, l'employer en vous parlant ; car souvent j'emploie des termes qui ne sont pas latins, afin d'aider votre intelligence. [...] Voici donc comme il faut comprendre : « Croyez-vous que notre âme a pu franchir une eau sans substance ? » Pourquoi ce *putas* qui introduit un doute ? Parce que la grandeur du péril rend ce qui est arrivé à peine croyable. Ils ont enduré de grands tourments, fait face à d'effroyables périls. Ils ont été pressés de telle sorte que peu s'en est fallu qu'ils ne succombassent pendant leur vie, qu'ils ne fussent absorbés tout vivants. Mais quand enfin ils ont échappé, quand enfin ils ont été en sûreté, ils ont dit au souvenir de ces dangers : « Est-ce bien vrai que notre âme a pu traverser cette eau sans fond ? ¹ »

En fait, d'après l'hébreu (אֵין, *'azay*, en corrélation avec *loulê*, « si ne pas »), il semble qu'il faille rendre ce *forsitan* du latin par « alors » : « Si le Seigneur n'eût été avec nous..., alors des flots impétueux auraient passé sur notre âme ». D'ailleurs M. Fillion, dans sa traduction sur la Vulgate, a évité le « peut-être » et mis simplement le conditionnel, renforcé, au troisième *forsitan*, par « mais » (« *mais* notre âme aurait pu pénétrer dans une eau infranchissable »). Il reste que l'explication de saint Augustin jette une certaine lumière : elle souligne très justement le fort contraste entre la grandeur du péril, la violence de la tentation (notre âme eût été submergée par « l'eau sans substance » du péché, amère et pleine d'illusions, invincible pour nos pauvres forces humaines), et le caractère incroyable, pour ainsi dire miraculeux de notre délivrance : Comment notre âme a-t-elle bien pu sortir indemne de si grandes épreuves ? Nous eussions dû périr. Merci, mon Dieu !

« Le jour où nous perdrons cette conscience du secours de Dieu, les tentations pourraient bien nous surprendre » conclut le père Hugueny ², tant il est vrai que nous portons le trésor de la vie divine dans des vases fragiles et que, sans Dieu, nous ne pouvons rien faire.

— 2^e strophe —

Gratitude envers le divin libérateur

— Versets 6-7 :

*Béni soit le Seigneur qui n'a pas fait de nous une proie pour leurs dents !
Notre âme, comme un oiseau, s'est échappé du filet des oiseleurs ; le filet s'est rompu, et nous, nous nous sommes échappés.*

¹ — Saint AUGUSTIN, *ibid.*, n° 8, *PL* 37, 1644-1645.

² — Fr. Ét. HUGUENY O.P., *Psaumes et cantiques du Petit Office de la sainte Vierge, traduction - commentaire - méditation*, Tournai, Castermann, 1916, p. 309.

Il ne suffit pourtant pas de reconnaître que c'est Dieu qui nous sauve, encore faut-il remercier et chanter joyeusement ce salut. Après la délivrance, voici donc la prière d'action de grâces. Elle est exprimée au moyen de la formule classique de bénédiction : « Béni soit... », qu'on retrouve, par exemple, dans le psaume 27, 6 : « Béni soit Yahvé, car il a entendu la voix de ma supplication ¹. »

La suite du verset a une valeur permissive : « ... qui ne nous a pas livrés en pâture à leurs dents (*qui non dedit nos in captionem dentibus eorum*) », c'est-à-dire : qui n'a pas permis que nous devenions une proie pour leurs dents. L'image prolonge celle déjà rencontrée plus haut : « Ils nous auraient engloutis tout vivants ».

*

Comment cette délivrance s'est-elle accomplie ? Une nouvelle image va l'expliquer. Elle est empruntée cette fois au monde de la chasse et du braconnage, un thème qui est également familier aux auteurs de la Bible. L'exemple le plus frappant se trouve en Job 18, 8-10. Bildad, l'un des compagnons de l'infortuné Job, compare les efforts déployés par le méchant contre l'ordre de la justice aux vaines tentatives de l'animal pris au filet :

Car ses pieds le jettent dans un filet et il avance parmi les rets.

Un lacet le saisit au talon et le piège se referme sur lui.

Le nœud pour le prendre est caché en terre, une trappe l'attend sur le sentier.

Dans notre cas, le psalmiste identifie l'âme en prise avec la tentation ou la persécution à un petit oiseau (צִפּוֹר, *zippôr* ; Vulgate : *passer*, un passereau) tombé dans les filets d'un oiseleur. Cette comparaison de l'âme avec un passereau est relativement usuelle ; elle montre toute la fragilité de l'âme humaine en face du mal et des démons qui l'environnent : « En Dieu je me confie ; comment dites-vous à mon âme : Fuis sur la montagne comme un passereau ? » (Ps 10, 2). Quant au filet de l'oiseleur, c'est aussi une figure classique pour désigner les agissements sournois des ennemis du juste et, spécialement, les ruses du Diable : « [Dieu] lui-même m'a délivré du filet des oiseleurs », dit le psaume 90, 3, et le psaume 140, 9 adresse à Dieu cette prière : « Gardez-moi du filet qu'on me tend et des pièges des malfaisants ². »

S'inspirant de l'exégèse de saint Augustin, le père Hugueny, O.P., donne le commentaire suivant :

¹ — Voir encore Ps 67, 20. 36 ; 134, 21.

² — Voir encore Ps 24, 15 ; 30, 5 ; 139, 6 ; Jr 5, 26 ; Pr 6, 5, etc. Parfois, l'oiseleur désigne Dieu lui-même dont la vengeance sera implacable pour ceux qui lui résistent : Am 3, 5 ; Os 7, 12.

Que figurent cet oiseau et ce piège ? L'âme imprudente ¹ qui s'est laissé séduire par l'attrait du péché et qui, se sentant prise, appelle à son secours le pardon du Seigneur. Ô oiseau toujours en mouvement ! pourquoi as-tu quitté le sûr refuge que t'offrait le rocher du Christ ? Pourquoi es-tu venu voleter follement autour des pièges que le monde te tendait et goûter à ses appâts ? Te voilà pris, tu vas périr, être dévoré. Un espoir te reste : le Seigneur. Ces craintes de l'enfer qui te troublent et t'agitent, c'est déjà de l'aide. C'est le bruit secourable de la main amie qui donne à l'oiseau la conscience du péril et l'excite à secouer les liens qui le retiennent. Courage ! en même temps qu'il te pousse à l'effort libérateur, le Seigneur détend la résistance du piège. Encore un coup d'aile et le fil est rompu ; te voilà hors d'atteinte, sur les sommets voisins d'où tu peux voir l'ennemi déçu de trouver son piège vide et brisé. Chante maintenant et de bon cœur, ta délivrance et ton Sauveur ².

Car la délivrance n'est pas le fruit des seuls efforts de l'oiseau : pour qu'il puisse s'échapper, il a fallu que le filet se rompe. Dans l'hébreu comme dans le latin, c'est un passif : « le filet s'est rompu, *contritus est* ». Les commentateurs voient dans ce passif l'action invisible de la grâce de Dieu. Saint Robert Bellarmine explique : « Un terme est imposé à la tentation par la grâce de Dieu, avant que l'âme ne renie la foi ou ne consente autrement au péché ³. » De son côté, saint Augustin commente : « *Le filet s'est rompu et nous voilà délivrés*. Mais ne t'imagines pas que tu le puisses par tes propres forces ; vois plutôt de qui tu as besoin pour être délivré (car, sinon, l'orgueil te jettera dans le piège) et dis alors : *Notre secours est dans le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre* ⁴. »

Cette gracieuse sollicitude de Dieu pour les passereaux (ou les étourneaux que nous sommes !) ne doit pas nous étonner ; elle est parfaitement évangélique :

Ne vend-on pas deux passereaux pour un as ? Et pas un d'entre eux ne tombera au sol à l'insu de votre Père ! Et vous donc ! vos cheveux même sont tous comptés ! Soyez donc sans crainte ; vous valez mieux, vous, qu'une multitude de passereaux. [Mt 10, 29-31 ; cf. Lc 12, 6-7.]

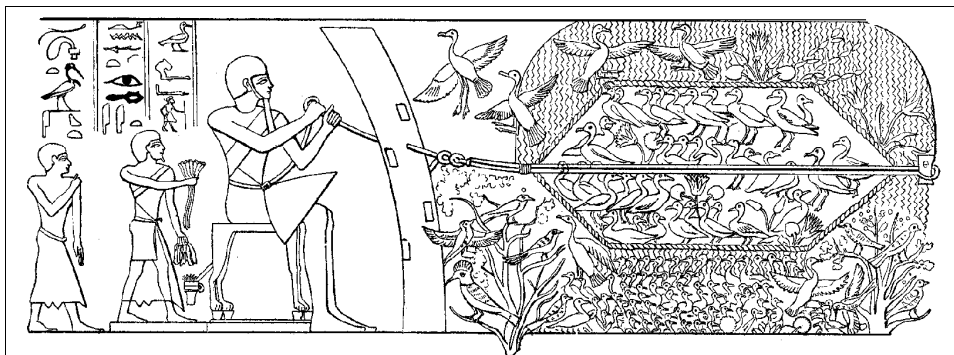
Il existe plusieurs fresques ou sculptures antiques qui reproduisent avec beaucoup de vérité la scène décrite par le psalmiste. C'est le cas, par exemple, du bas-relief de Beni-Hassan, en Égypte (XII^e dynastie ; 18^e s. avant J.-C.) qui représente une partie de chasse aux oiseaux d'eau.

¹ — Saint Augustin commente : « Pourquoi comme le passereau ? Avec l'imprudence du passereau, elle était tombée dans les rets – *Quare sicut passer ? Quia incauta ceciderat sicut passer.* » (*Ibid.*, n^o 12, *PL* 37, 1647).

² — *Psalmes et cantiques du Petit Office de la sainte Vierge*, p. 310.

³ — Saint ROBERT BELLARMIN, *Explanatio in psalmos*, editio critica, Romæ, Pont. Univers. Gregorianæ, 1931, t. II, p. 727.

⁴ — Saint AUGUSTIN, *ibid.*, n^o 13, *PL* 37, 1647-1648.



Filet égyptien pour la chasse aux oiseaux aquatiques. Bas-relief de Beni-Hassan. D'après Lepsius.
(Reproduit dans le *Dictionnaire de la Bible* de Vigouroux, t. II, col. 2245-2246, fig. 658.)

On y voit un Égyptien, caché derrière un abri, manœuvrant son filet au moment où les oiseaux imprudents se posent dessus. Mais certains volatiles réussissent à s'échapper lorsque les deux moitiés du piège, actionnées par l'oiseleur, se referment. « Notre âme, comme un oiseau, s'est échappé du filet des oiseleurs. »

*

Cette image de l'oiseau entravé a été heureusement développée par saint Jean de la Croix pour décrire les attaches de l'âme chrétienne qui l'empêchent d'être tout à Dieu. On relira avec profit les recommandations du saint qui traitent de cette question ; elles sont ici parfaitement en situation :

Peu importe qu'un oiseau soit retenu par un fil mince ou épais : tant qu'il ne l'aura point brisé, il sera incapable de voler. A la vérité, le fil mince est plus facile à rompre que celui qui est épais : mais si facile que soit la rupture, si elle n'a pas lieu, l'oiseau ne volera pas. Ainsi en est-il de l'âme retenue par une attache. Quelque vertu qu'elle pratique par ailleurs, elle n'atteindra jamais la liberté de l'union divine ¹.

L'oiseau qui s'est posé sur la glu a un double travail à faire : il doit se détacher de la glu et puis s'en purifier. Ainsi l'âme qui satisfait son appétit aura d'abord la peine de s'en détacher ; et, une fois détachée, elle devra se purifier de la souillure qui lui en est demeurée ².

¹ — Saint JEAN DE LA CROIX, *La Montée du Carmel*, Livre I, chapitre 11, n° 4. (*Œuvres complètes*, Paris, Cerf, 1990, p. 618.)

² — Saint JEAN DE LA CROIX, *Œuvres spirituelles*, « A Françoise de la Mère de Dieu, carmélite déchaussée de Béas », Avis n° 22. (*Œuvres complètes*, Paris, Cerf, 1990, p. 272.)

— Verset 8 :

Notre secours est dans le Nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre.

Le psaume s'achève sur un bel acte de foi et de confiance.

Le *Nom* du Seigneur, c'est lui-même. Dans l'usage sémitique, le nom exprime l'être même des choses. S'agissant de Dieu, son Nom désigne sa personne, non pas certes en elle-même, dans sa réalité divine qui surpasse toute connaissance, mais dans les diverses manifestations visibles auxquelles elle se livre, et qui nous révèlent quelque chose de son mystère caché. C'est comme l'empreinte particulière que Dieu laisse sur toutes ses œuvres. « Seigneur, notre Maître, que votre Nom est admirable par toute la terre ! » chante le psaume 8.

Et comment douter du secours de celui « qui a fait le ciel et la terre » ? Nous avons déjà rencontré cette expression au début du psaume 120. S'il a fait le ciel et la terre, c'est donc que Dieu est *tout-puissant*, capable de renverser toutes les forces liguées contre lui et contre les siens. Sous la garde d'un tel protecteur, Israël n'a rien à craindre, sa sécurité est assurée en quelque conjoncture que ce soit.

*

Concluons avec le père Hugueny, que nous avons déjà largement cité. Il applique ce psaume à l'âme consacrée, qui a échappé aux pièges tendus par le monde, ou encore à l'âme convertie, délivrée du mal qui la tenait enchaînée :

C'est au ciel seulement que ce chant de délivrance aura tout son charme, puisque c'est au ciel seulement que les élus trouveront, avec la pleine conscience de l'amour divin qui les a sauvés, l'ineffable joie d'un bonheur désormais inamissible.

Mais n'est-il pas déjà quelque peu chant du ciel, celui des âmes qu'une grâce de choix a appelées au cloître et qui y mènent vraiment la vie de leur vocation, dans la sécurité et la liberté des enfants de Dieu ? Aux larmes de compassion qu'elles versent sur le malheur de la foule des pécheurs pris aux pièges du monde, se mêle le chant joyeux de la reconnaissance que leur met bien vive au cœur le sentiment de leur libération : *le piège s'est brisé et nous, nous nous sommes échappés.*

Pareil chant de joie doit monter de toute âme convertie, de toute âme délivrée d'une tentation où elle a failli succomber et plus encore de toute âme privée d'un bien auquel elle tenait, mais qui lui était occasion de péché. Trop de chrétiens, après leur conversion ou après une victoire sur la tentation ou même après une épreuve qui est au fond une délivrance, ne se livrent pas assez à la joyeuse conscience de la grâce qui leur a été faite et restent dans un marasme qui les expose à de nouveaux périls. Combien ils seraient plus forts pour les luttes qui suivront, plus en garde contre de nouvelles séductions, s'ils appréciaient mieux le bienfait qu'ils ont reçu, la force divine qui les a sauvés et qui,

s'ils veulent bien s'y confier, les défendra contre de nouvelles attaques des puissances mauvaises de la terre et du ciel, de l'ordre matériel et de l'ordre spirituel, puisque toutes ces puissances sont en la main du Créateur. *Notre secours est dans le nom de Yahvé qui a fait le ciel et la terre*¹.

Oui, remercions pour notre délivrance. « Rendez grâce toujours et pour tout » dit saint Paul aux Éphésiens (5, 20). Que nous n'encourions pas le terrible reproche que Notre-Seigneur adressait aux lépreux qu'il avait guéris, alors que sur les dix, un seul revenait lui dire merci : « Et les neuf autres, où sont-ils ? N'ont-ils pas tous été guéris ? » (Lc 17, 17).

Utilisation liturgique

Le psaume 123 se récite aux vêpres du mardi (c'est le deuxième psaume) et au petit Office de la sainte Vierge (dans le rite dominicain, à tierce ; dans le rite romain, à sexte).

Le verset 7 forme le Graduel et l'Offertoire de la messe des saints Innocents (28 décembre) et, au rite dominicain, l'Offertoire de la messe *Salus autem*, au commun de plusieurs martyrs.

Les versets 7 et 8 servent au Graduel de la messe *Sapientiam* pour plusieurs martyrs.

Le verset 8 (*Adjutorium nostrum in nomine Domini, qui fecit cælum et terram*) est très souvent utilisé isolément à l'Office ou dans le rituel, notamment avant les bénédictions.

*
* *

En achevant son homélie sur le psaume 123, saint Augustin s'adresse ainsi à ses auditeurs : « Notre psaume est terminé, et autant que le Seigneur a daigné m'aider, il est expliqué. Mais demain, nous devons prêcher encore, votre charité le sait bien. [...] Revenez donc, et soutenez-moi de vos prières². »

Oserons-nous demander la même chose à nos lecteurs, en leur donnant rendez-vous pour le psaume suivant : « *Qui confidunt in Domino...* » (Ps 124) ?

(à suivre.)

¹ — Fr. Ét. HUGUENY O.P., *Psaumes et cantiques du Petit Office de la sainte Vierge*, p. 310-311.

² — Saint AUGUSTIN, *ibid.*, n° 14, PL 37, 1648.

LE SEL DE LA TERRE

Donner le goût de la sagesse chrétienne

*Revue trimestrielle
de formation catholique*



Maintenir et conserver la saveur du sel de la doctrine quand tout autour devient insipide par la suite de l'abandon de Dieu, c'est le défi que la revue s'impose par son nom même. Le *Sel de la terre* vous offre tous les trois mois des articles simples, diversifiés, adaptés et d'une sûreté doctrinale éprouvée afin de nourrir votre vie spirituelle.

- **Simple**, le *Sel de la terre* ne requiert de ses lecteurs **aucun niveau spécial de connaissance** ; il s'adresse à tout catholique qui veut approfondir sa foi.
- **Diversifié**, le *Sel de la terre* propose à tous une **formation catholique vraiment complète** : études doctrinales et apologétiques, spiritualité et Écriture sainte, histoire et arts de la civilisation chrétienne viennent tour à tour nourrir votre intelligence.
- **Adapté**, le *Sel de la terre* présente les vérités religieuses **les plus utiles** à notre temps et dénonce les erreurs qui menacent aujourd'hui les intelligences.
- **Traditionnel**, le *Sel de la terre* est publié sous la responsabilité d'une communauté dominicaine qui se place **sous le patronage de saint Thomas d'Aquin**, pour la sûreté de la doctrine et la clarté de l'expression.

Cet article vous a plu ?

Vous pouvez :

[Vous
abonner](#)

[Découvrir
notre site](#)

[Faire
un don](#)

Trouvez plus de 1000 articles en accès libre !